

Sur le semblant et sur la vérité

Pierre Vadeboncoeur

Volume 33, Number 6 (198), December 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32032ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vadeboncoeur, P. (1991). Sur le semblant et sur la vérité. *Liberté*, 33(6), 72–76.

LECTURES DU VISIBLE

PIERRE VADEBONCCEUR

SUR LE SEMBLANT ET SUR LA VÉRITÉ

Le langage architectural du cœur de Washington prétend à une grandeur qu'il ne soutient pas. Son déploiement, immense, voulu précisément pour égaler la grandeur, n'y fait rien. Le déficit qu'il accuse n'en est que plus sensible.

La Maison-Blanche, qui fait partie de cet ensemble, est au contraire sans prétention. Engoncée en partie dans une dépression du terrain qui l'entoure, elle respire, il me semble, la vraie vérité de l'histoire de liberté qui est celle des États-Unis. Elle raconte une histoire, humble à ses débuts, démocratique, à ras le sol, portant pour le monde entier un message inoubliable, vraiment grand, et d'un écho comparable à celui du théâtre grec.

D'ailleurs, à Washington, ce qu'il y a de plus beau et de souverain, ce sont justement les extraits des grands textes de la république, gravés ou peints à divers endroits, au Lincoln Memorial ou au Capitole, par exemple. La gloire de l'Amérique est là, évidente, simple et d'une essence éternelle. Ces pensées sont parmi les plus pures que la politique ait jamais conçues. La capitale est éclairée par la justice qu'elles énoncent et il lui suffirait, pour auréole, de montrer ces inscriptions.

Mais le Washington du centre, qui se veut grandiose, n'est pas à la hauteur de cette intention. Esthétiquement, l'ensemble, Capitole, monument de George Washington, Lincoln Memorial, c'est de l'éloquence. Tout cela, imité, trop gros, excessif, emprunté, passe à côté de la vérité et

lui est en réalité bien inférieur, en dépit de l'espace dégagé par le Mall, une perspective de deux milles, admirable.

L'image centrale de Washington semble avoir été fabriquée sur des idées préconçues, que le génie architectural ne serait pas venu sauver ou transformer: puissance, succession rêvée de Paris comme capitale du monde, esthétique de l'ambition, qui d'ailleurs est forcément une esthétique creuse.

Les principaux bâtiments expriment cette carence. Le langage ampoulé du Capitole, ainsi que du mausolée en forme de temple grec à l'autre extrémité du Mall, sans parler de l'obélisque qui est une espèce de tour de force, tombe avec exagération et l'on a la curieuse impression qu'il ne tombe pas de haut. Le propos, gigantesque, ne se soutient pas.

Les textes des fondateurs étaient attiques. Leurs interprètes artistes ne le furent pas. Le paysage symbolique qu'ils ont créé n'émeut pas, malgré sa vastitude. On imagine là des constructeurs ayant tenté d'inventer, par le volume, l'étendue et la masse, la représentation d'une grandeur qui serait celle de la construction et de l'histoire américaines, mais il y a maldonne: c'est un autre langage, tout à fait insuffisant et pastiché. Ce langage est pléthorique et il ne rencontre ni le principe ni sa force intérieure, contrairement à ce qui est le cas pour les textes.

Cette architecture relève d'une sorte d'académisme. L'idée qu'elle veut traduire — puissance, gloire, solennité — est séparée du traitement. C'est que, à différentes périodes, l'artiste ou le maître d'œuvre, dont l'âme était sans doute assez commune, a bâti avec le temps une approximation assez vulgaire de la grandeur, la confondant avec l'importance. Cela fait de la fausseté.

Cette architecture ne résulte pas d'un mouvement organique, contrairement à celle de New York. Elle se produit en deux temps distincts, un temps pour l'idée, un autre pour l'illustration de cette idée. Voilà, c'est une espèce

d'illustration. Cela ressemble à de la musique à programme. Ce qui en ressort, par carence d'art, c'est seulement l'idée, privée d'expression, non réalisée, non sauvée, restée bête. Alors la forme telle qu'on l'a faite est sans grand rapport avec ce fond et n'existe que par une erreur dont elle porte à jamais le caractère.

Nous avons quitté Washington et sommes entrés à New York en coup de vent un samedi. Times Square. L'avenue des Amériques. Rockefeller Center. Quelle différence! Les vertigineux buildings. La folle architecture de New York. Du jazz en altitude! Quelle différence! Enfin voici pourquoi: il n'y a là que de l'authenticité. Ce n'est pas une architecture patriotique. Elle n'est pas non plus soi-disant esthétique. Le cœur de New York tranche avec le centre de Washington on ne peut plus. Contrairement à l'art en deux temps de la capitale, ici, à Manhattan, dans cette architecture brutale, il n'y a qu'une seule pensée et qu'un seul acte, et c'est la même chose. Ce langage dru est absolument vérifiable. Par cela même, New York m'expliquait davantage ma déception de Washington.

Toutefois, il est vrai, la capitale américaine renferme de somptueuses richesses, notamment ses musées, ses collections. La National Gallery et son East Building, construit par Pei, l'architecte de la pyramide du Louvre; le musée Hirshhorn et son Jardin des sculptures; enfin plusieurs autres, mais nous n'avons malheureusement pas eu le temps de beaucoup visiter. Même au Hirshhorn, nous n'avons vu que des sculptures, d'ailleurs superbes, dans le jardin: Henry Moore, Rodin, etc., non prévenus qu'il fallait à tout prix entrer et voir aussi de la peinture: Pollock, de Kooning, Rothko, entre autres.

Je vous montre quelques-unes de ces sculptures. Elles illustrent, mieux que bien des choses, le genre d'étonnement qui vous attend à Washington.



1. *Torse de jeune femme*. Rodin

2. *Draped Reclining Figure*.
Henry Moore





3. *Balzac*. Rodin



4. *Cheval et cavalier*.
Marino Marini (photos: P.V.)

À cause de ses collections, nombreuses, opulentes, cette ville demande une visite prolongée. Nous n'y sommes restés que trois jours. C'est insuffisant. L'Amérique est aussi l'Europe, de surcroît, dans ces lieux-là.